



Dimanche IV de Carême – Année B

*« Dieu a tellement aimé le monde
qu'il a donné son Fils unique »
Jn 3, 16*

Nous voici à la mi-Carême : un dimanche appelé *laetare*, pour se réjouir en voyant Pâques approcher. Une fois de plus, le mystère du Salut va être commémoré lors de la liturgie pascale et nos cœurs sont tendus vers ce moment.

Ce dimanche, saint Jean nous présente le mystère de la Croix et de la Miséricorde du Père : *« Il faut que le Fils de l'homme soit élevé, afin qu'en lui tout homme qui croit ait la vie éternelle. »* (Jn 3, 14) La joie de ce dimanche se distingue donc des petites joies passagères et nécessairement limitées de ce monde. Elle puise dans le mystère de Pâques sa sobre profondeur et son inépuisable beauté. Elle nous ouvre, au-delà de notre péché, la perspective d'une vie purifiée et unie à Dieu. Voici ce qu'en disait le pape Benoît XVI :

« Penser à Dieu procure de la joie. On se demande alors spontanément : mais quel est le motif pour lequel nous devons nous réjouir ? Un des motifs est certainement l'approche de Pâques, dont la prévision nous fait goûter à l'avance la joie de la rencontre avec le Christ ressuscité. La raison la plus profonde se trouve cependant dans le message offert par les lectures bibliques que la liturgie propose aujourd'hui et que nous venons d'écouter. Celles-ci nous rappellent que, malgré notre indignité, nous sommes les destinataires de la miséricorde infinie de Dieu. Dieu nous aime d'une façon que nous pourrions qualifier d'obstinée, et il nous enveloppe de son inépuisable tendresse¹. »

¹. Pape Benoît XVI, Homélie, 26 mars 2006.

À l'écoute de la Parole

Jérusalem, la nuit : à l'ombre du Temple, un docteur de la Loi vient discrètement consulter Jésus. Il s'appelle Nicodème et voudrait établir une simple conversation rabbinique. Mais il se trouve, en quelques instants, plongé dans le mystère insondable de la rédemption par la Croix, préfiguré par le « serpent de bronze » que Moïse avait façonné dans le désert et dont Jésus vient dévoiler la signification profonde : « *Il faut que le Fils de l'homme soit élevé, afin qu'en lui tout homme qui croit ait la vie éternelle.* » (Jn 3)

Quelques siècles auparavant, le peuple d'Israël avait déjà vécu une anticipation de ce mystère d'humiliation-exaltation : l'exil à Babylone, que le livre des Chroniques nous présente comme un châtiment divin, devenu occasion de salut et dont le roi Cyrus est l'instrument (2 Ch 36).

La liturgie prolonge notre parcours des pages fondatrices de l'Ancien Testament : après avoir évoqué les grands personnages que sont Noé, Abraham et Moïse (dimanches précédents), elle se centre aujourd'hui sur le peuple lui-même, avec son attachement à la Terre promise, son péché, ses misères morales et son exil, sa renaissance et ses espoirs de reconstruction.

✞ PREMIERE LECTURE : L'EXIL A BABYLONE (2 CH 36, 14-16.19-23)

« *Réjouissez-vous avec Jérusalem* » : l'invitation d'Isaïe (66, 10) est reprise par l'antienne de la messe. Pourtant, la première lecture nous plonge dans la page la plus sombre de l'histoire de Jérusalem : l'exil à Babylone.

Sédécias, mentionné au tout début du texte, fut le dernier roi de Juda. Il refusa d'écouter Jérémie qui lui conseillait de se soumettre aux Babyloniens. Nabuchodonosor assiégea Jérusalem, brûla le Temple, puis déporta Sédécias à Babylone avec toute sa famille ainsi que la cour et l'élite du pays. Les fils de Sédécias furent tués sous ses yeux et lui-même eut les yeux crevés...

Un Temple brûlé, une ville saccagée, une population déportée, des exécutions barbares : autant de raisons de ne pas se réjouir... Pourtant, comme dans le mystère pascal, la souffrance va conduire à la vie et donc à la vraie joie.

Nous sommes à la dernière page du Second Livre des Chroniques (chap. 36) : l'auteur a auparavant décrit dans le détail, roi après roi, tous les péchés qui ont empoisonné l'histoire de son peuple, et surtout l'idolâtrie.

Le passage qui nous est proposé commence par résumer l'infidélité du peuple saint sous les derniers rois. Manassé, notamment, avait laissé se multiplier les lieux de culte de païens et avait même fait placer, dans le Temple, des autels à des dieux étrangers devant lesquels il s'était prosterné. Les nécromanciens et les devins étaient couramment consultés.

Le petit-fils de Manassé, Josias, avait réalisé une courageuse réforme religieuse, interdit le culte des dieux étrangers, détruit les « hauts lieux » païens dans tout le pays et avait chassé nécromanciens et devins. Mais, malgré cela, nous dit le Livre des Rois, « *le Seigneur ne revint pas de l'ardeur de sa grande colère qui s'était enflammée contre Juda* » (2 R 23, 26). Cela permet à l'auteur d'expliquer l'exil, la grande catastrophe nationale, comme un châtement divin qui vient conclure une longue chaîne de péchés : « *Finalemnt, il n'y eut plus de remède à la fureur grandissante du Seigneur contre son peuple.* » (v. 16)

Une attention particulière est portée au Temple, la demeure de Dieu : il a été profané par les prêtres, « *qui imitent les pratiques sacrilèges des nations païennes* » (2 Chr 36, 14) ; les prophètes envoyés par Dieu n'ont pas été écoutés : « *mais eux tournaient en dérision les envoyés de Dieu* » (v. 15-16). Pensons à Jérémie, contemporain de Sédécias... Jésus reprendra cette thématique à son compte dans la parabole des vigneronn homicides (Mt 21).

La colère de Dieu, expression de sa justice, s'exerce à travers l'action de Nabuchodonosor qui détruit la Ville sainte et son Temple, puis déporte le peuple en exil. La terreur s'empare des âmes... Le philosophe Paul Ricœur nous explique bien le vrai sens de ces expressions fortes, « terreur et colère », dans le discours biblique :

« Cette terreur exprime la situation de l'homme pécheur devant Dieu. Elle est la vérité d'une relation sans vérité. Aussi la représentation véridique de Dieu qui lui correspond, c'est la "Colère" : non que Dieu soit méchant ; mais la Colère est le visage de la Sainteté pour l'homme pécheur². »

Cette explication était importante à l'époque où a été écrit le texte, puisque chaque dieu était considéré comme le protecteur de son peuple et de sa ville : c'était le cas pour Marduk à Babylone. Si Israël avait été ainsi dévasté, n'était-ce pas le signe de l'infériorité de son Dieu par rapport à celui des païens ? Une question brûlante pour le peuple juif en position de faiblesse dans la grande métropole de l'époque, Babylone : les écrivains sacrés se devaient de la résoudre et de montrer que Dieu n'avait pas failli, mais qu'il avait sanctionné les fautes de son peuple.

². P. Ricœur, *Philosophie de la volonté*, tome II : Finitude et culpabilité, Aubier, 1993, p. 222.

Dans une perspective chrétienne, nous ne faisons plus nôtre une telle explication. Dieu est Amour et ne se venge pas. Mais celui qui choisit de servir des idoles, plutôt que le vrai Dieu, renonce à la grâce et se place ainsi sous le pouvoir du mal qui tôt ou tard le détruit.

Toutefois, si l'homme est infidèle, Dieu, lui, demeure fidèle et la parole prophétique, à laquelle les cœurs étaient restés sourds, s'accomplit en son temps : elle signe le passage de la destruction à la restauration, de la souffrance à la joie. Le grand libérateur et bienfaiteur, le roi de Perse Cyrus, qui va permettre le retour en Terre sainte et la reconstruction du Temple, ne fait, à son tour et à son insu, qu'accomplir la prophétie de Jérémie (Jr 29, 10) et obéir à l'inspiration divine : c'est bien Dieu qui mène l'histoire, guide la main des grands de ce monde et rend l'espoir à son peuple. Toute l'histoire des Chroniques s'achève donc sur la concrétisation de cette renaissance : « *Que le Seigneur leur Dieu soit avec eux, et qu'ils montent à Jérusalem !* » (v. 23.)

✻ PSAUME : AU BORD DES FLEUVES DE BABYLONE... (PS 137)

Cette jubilation du retour à Jérusalem, le psalmiste ne l'a pas encore vécue, mais la contemple par avance. Il nous décrit l'accablement des esprits vaincus pendant l'exil et leur nostalgie de la Terre promise : « *Nous étions assis et nous pleurons, nous souvenant de Sion...* » (v. 1) Les vainqueurs les font souffrir cruellement, en leur demandant d'égayer leurs fêtes : « *Nos bourreaux nous demandaient des airs joyeux* » (v. 3) ; nous pouvons imaginer les sarcasmes des païens contre ce petit peuple périphérique aux prétentions si grandioses qu'elles en deviennent ridicules...

Le psaume montre comment le peuple, qui s'était jadis tourné sans scrupule vers des idoles étrangères en terre d'Israël, vit maintenant une profonde transformation intérieure et se sent totalement étranger chez les païens : « *Comment chanterions-nous un cantique au Seigneur sur une terre étrangère ?* » (v. 4.) Il ressent désormais la particularité de son destin et de sa mission, et éprouve la nostalgie de l'Alliance.

Au fond de cette nostalgie naît le vrai amour pour Jérusalem : non plus défiguré par l'idolâtrie, comme nous le décrivait le Livre des Chroniques, non plus triomphaliste comme à l'époque de David, mais conscient que la Terre promise est d'abord le lieu de la rencontre entre Dieu et son peuple ; un amour d'autant plus profond qu'il est passé par le creuset de la souffrance. Et Dieu insuffle à son peuple l'espérance contre tout espoir humain : « *Si je t'oublie, Jérusalem, que ma main droite m'oublie !* » (v. 5.) Cette fois, le peuple calque sa conduite sur Dieu. Lui qui avait oublié Dieu promet de se souvenir de Jérusalem et de l'Alliance, comme le

Seigneur se souvient de son peuple et s'apprête à agir en sa faveur. Mieux encore, son espérance prend déjà des couleurs de joie – « *Si je ne mets Jérusalem au sommet de ma joie...* » – alors même que le psaume avait commencé dans les pleurs.

Cette prière convient particulièrement au chrétien qui vit lui aussi une sorte d'exil, dans l'attente des cieux nouveaux : saint Pierre, dans sa première Lettre, nous invite à « *nous conduire avec crainte pendant le temps de notre exil* » (1 P 1, 17). Naviguant sur les eaux tourmentées de la vie et de l'histoire, confronté aujourd'hui en Occident à un monde tenté par l'apostasie et plein de dérision pour la foi, le croyant peut facilement être enclin à la tristesse. Son cœur doit demeurer ferme dans l'espérance du port final, et peut déjà trouver sa joie dans l'assurance de l'intervention finale de Dieu.

✠ ÉVANGILE : « DIEU A TELLEMENT AIME LE MONDE » (JN 3, 14-21)

Continuant de guider les catéchumènes vers Pâques, la liturgie propose ce dimanche à notre méditation un sommet de la théologie chrétienne : l'entretien de Jésus avec Nicodème et les révélations que le Seigneur lui fait dans le secret d'une conversation nocturne, à Jérusalem.

L'évangile de Jean fait référence à Nicodème, un pharisien membre du Sanhédrin, à trois reprises :

– Au chapitre 3, dont est extrait le passage d'aujourd'hui, lorsqu'il vient trouver Jésus secrètement après avoir vu les signes qu'il faisait (v. 23) et se voit proposer de renaître ;

– Au chapitre 7, lorsqu'il prend la défense de Jésus face aux autres notables juifs après l'annonce des fleuves d'eau vive qui couleront de son sein ;

– Au chapitre 19, après le coup de lance qui révèle le Cœur du Christ, lorsqu'il vient, avec Joseph d'Arimathie, reprendre le corps de Jésus, apportant avec lui un mélange de myrrhe et d'aloès dignes de la sépulture d'un roi.

Chaque épisode est donc marqué par l'annonce d'une vie nouvelle.

Le passage d'aujourd'hui est tiré du long dialogue du chapitre 3. Nicodème commence par confesser que Jésus vient de Dieu. Cet acte de foi permet à Jésus de lui révéler d'un coup toute l'économie du Salut. Jésus n'est pas seulement « *venu de la part de Dieu* » (v. 2), comme le reconnaît Nicodème, il est « *celui qui est descendu du ciel* » (v. 13) et en connaît les secrets. Jean-Paul II commente la scène ainsi :

« Jésus a devant lui un scribe, versé dans les Saintes Écritures, un membre du Sanhédrin et, en même temps, un homme de bonne volonté. C'est pourquoi il décide de l'initier au mystère de la Croix. Il lui rappelle donc, pour commencer, que durant la marche de quarante années qui mena

le peuple d'Israël de l'Égypte à la Terre promise, Moïse éleva le serpent d'airain au désert. Or, si l'un des serpents du désert mordait un homme et que celui-ci regardait vers le serpent d'airain, il vivait ! (Nb 21, 6-9). Le signe qu'était le serpent d'airain annonçait une autre élévation : « *Ainsi faut-il que soit élevé le Fils de l'homme* – dit Jésus qui parle ici de son érection sur la Croix – *afin que tout homme qui croit ait par lui la vie éternelle* » (Jn 3, 14-15). La Croix : non plus le signe annonciateur, mais la réalité même du salut³ ! »

Le serpent d'airain

Pour annoncer la Croix, Jésus fait référence à un passage du Livre des Nombres (chapitre 21) et en révèle le sens profond. Prenons le temps de relire ce passage et d'en expliquer l'enjeu spirituel. C'est l'un de ces moments où « *le peuple perdit courage* » (v. 4). Alors qu'il a déjà été délivré par Dieu de la main des Égyptiens, sauvé de la mort lors du passage de la Mer Rouge et nourri miraculeusement par Dieu, le peuple se met à récriminer contre Dieu et à maudire la manne, « *cette nourriture misérable* » (v. 5). Dieu envoie alors des serpents « *brûlants* » qui déciment le peuple et Moïse reçoit l'ordre de fabriquer un serpent d'airain dont la vue va guérir le peuple.

Philon d'Alexandrie, un Juif hellénisé du début de notre ère, voit dans ces serpents non pas la punition directe de Dieu, mais l'image de notre péché, des passions qui nous brûlent et nous empoisonnent. En effet, il faut comprendre par « serpents brûlants » : « serpents dont la morsure brûle ». Le serpent renvoie alors au tentateur de la Genèse, et Philon commente :

« Comment alors trouver un remède contre la passion ? Par la fabrication d'un autre serpent opposé à celui d'Ève, à savoir la vertu de tempérance. [...] En fait, Dieu ordonne à Moïse : "Fais-toi un serpent", par quoi on comprend que la tempérance n'est pas la possession de tous, mais seulement de celui qui est cher à Dieu. [...] Le serpent est semblable à la vertu de tempérance : il est bien trempé et incassable⁴. »

Cette interprétation est une lecture allégorique du texte de l'Ancien Testament, dans une perspective moralisante. Tournons-nous vers Tertullien pour écouter une lecture chrétienne qui nous ouvre cette image insolite, dans son sens évangélique :

« Que signifie encore le même Moïse, après la défense de se tailler aucune image, dressant un serpent d'airain au haut d'un bois, et livrant aux regards d'Israël le spectacle salubre d'un crucifié, au jour où des milliers d'Hébreux périrent par des serpents ? C'est que là encore était

³. Pape Jean-Paul II, Homélie, 25 mars 1979.

⁴. Philon d'Alexandrie, *Legum allegoriae*, vol. II, Cerf, 1976, p. 79-81.

représentée la puissance miraculeuse de la Croix, dont la vertu triomphait de l'antique dragon ; c'est que tout homme mordu par les serpents spirituels n'avait qu'à regarder et croire, pour être guéri de la blessure de ses péchés, cet emblème qui lui annonçait le salut⁵. »

Saint Augustin synthétise les deux explications, l'approche morale de Philon et mystique de Tertullien, en nous offrant cette interprétation théologique :

« Que représentent les serpents qui mordent ? Ils évoquent les péchés qui proviennent de la mortalité de la chair. Et quel est le serpent qui est élevé ? Le Seigneur mort en croix : en effet, comme la mort est venue par le serpent, elle a été figurée par une effigie de serpent. La morsure du serpent donne la mort, la mort du Seigneur donne la vie. [...] De même que ceux qui, jadis, regardaient le serpent ne mouraient pas des morsures des serpents, ainsi ceux qui regardent par la foi la mort du Christ sont guéris des morsures des péchés. Ils étaient guéris de la mort pour jouir d'une vie temporelle, mais le Christ affirme ici : pour qu'ils aient la vie éternelle⁶. »

En effet, le chapitre 21 des Nombres met l'accent sur le regard que les pécheurs portent sur le serpent pour obtenir leur guérison : « *Si un homme était mordu par quelque serpent, il regardait le serpent d'airain et restait en vie.* » (Nb 21, 9) Ce qui sauvait donc les Israélites était cette attitude de foi en Dieu, cette capacité à regarder vers lui, à travers l'étendard conçu par Moïse ; c'est précisément le thème de la réflexion de Jean, qui définit la foi comme le regard de l'homme sur Jésus crucifié : la Croix est élevée, elle manifeste la « *lumière venue en ce monde* » (Jésus), elle est le moment de sa gloire paradoxale, et est rejetée par ceux qui font le mal et détestent la lumière.

Lors de la Passion, Jean sera bouleversé par la vision du Cœur du Christ, transpercé sur la Croix ; il se souviendra alors d'une prophétie de Zacharie (12, 10)⁷, et notera dans son évangile : « *Ils lèveront les yeux vers Celui qu'ils ont transpercé.* » (Jn 19, 37) De son côté, la Lettre aux Hébreux nous invite : « *Courons avec endurance l'épreuve qui nous est proposée, les yeux fixés sur Jésus, qui est à l'origine et au terme de la foi.* » (He 12, 2)

Le devenir du *serpent d'airain* dans la Bible nous donne aussi un éclairage sur la première lecture : il constitue au début une aide providentielle, un don du Seigneur, pour sauver son peuple (Nb 21), mais lorsqu'il est à nouveau mentionné, dans le Deuxième Livre des Rois (chap. 18), c'est pour montrer que son usage a été perverti. Les hommes l'ont transformé en

⁵. Tertullien, *Contre Marcion*, livre III, chap. 18.

⁶. Saint Augustin, *Traité sur saint Jean*, XII, 11 (*Œuvres complètes*, Bar-Le-Duc, 1864, aux tomes X et XI).

⁷. Za 10, 12 : « *Ils regarderont vers moi, celui qu'ils auront transpercé et ils se lamenteront sur lui comme on se lamente sur un fils unique* ».

idole, allant jusqu'à lui donner un nom ; ils se sont mis à adorer l'objet lui-même et non plus celui dont il symbolisait l'amour prévenant, le Dieu unique. Il est alors détruit :

« C'est lui [le roi Ezéchias] qui supprima les hauts lieux, brisa les stèles, coupa les pieux sacrés et mit en pièces le serpent d'airain que Moïse avait fabriqué. Jusqu'à ce temps-là, en effet, les Israélites lui offraient des sacrifices ; on l'appelait Nehushtân. » (2 R 18, 2-4)

C'est à ce genre d'idolâtrie que l'auteur des Chroniques fait allusion lorsqu'il affirme que *« les chefs des prêtres multipliaient les infidélités, en imitant toutes les abominations des nations païennes »* (2 Ch 36, 14, première lecture). Nous pouvons y recueillir une grande leçon spirituelle : le Seigneur place parfois des aides sur notre chemin, des institutions, des guides humains, des facilités matérielles ou encore des pratiques dévotionnelles, mais nous devons résister à la tentation de les convertir en idoles, et n'adorer que le Seigneur, le Donateur, et non ses dons. Le risque est en effet toujours de substituer la religion et le rite à la foi, l'amour de Dieu à ce qui nous fait du bien et nous rassure égoïstement.

Nouvelles paroles à un docteur de la Loi

Nous ne pouvons décrire ici toute la profondeur de ce passage du dialogue entre Jésus et Nicodème. Concentrons-nous seulement sur la nouveauté des paroles de Jésus, en constatant la progression du texte :

- Jésus annonce sa mort sur la Croix (*« Ainsi faut-il que le Fils de l'homme soit élevé »*) comme cause du salut ;
- Puis il développe : il dévoile la profondeur de l'amour de Dieu pour l'homme (*« Dieu a tellement aimé le monde... »*) ;
- Il révèle le mystère de l'Incarnation (*« Il a donné son fils unique... descendu du ciel »*) et son but ultime qui est d'unir l'homme à Dieu pour l'éternité (*« afin que quiconque croit en lui [...] obtienne la vie éternelle »*, v. 16) ;
- Il explique la logique de Dieu, opposée à la logique humaine. C'est le dessein miséricordieux du Père (*« non pour juger le monde, mais pour que par lui le monde soit sauvé »*, v. 17) qui tranche avec le Dieu justicier de la première lecture ;
- Jésus dénonce l'obstacle que les hommes peuvent, dans leur liberté et leur folie, opposer à ce dessein miséricordieux : c'est le péché (*« Les hommes ont préféré les ténèbres à la lumière »*) ; Dieu ne force personne à accepter son salut ;

- Jésus précise enfin la notion de jugement. Ce n'est pas Dieu qui châtie l'homme. C'est l'homme qui se châtie lui-même lorsqu'il refuse la lumière : « *Celui qui croit en lui échappe au jugement, celui qui ne veut pas croire est déjà condamné.* »

Examinons cette compréhension nouvelle de la justice telle que la présente Jésus à Nicodème. Deux pôles animent cette dernière partie du discours du Christ : la miséricorde d'une part, car « *Dieu a envoyé son Fils dans le monde, non pas pour juger le monde, mais pour que, par lui, le monde soit sauvé* » ; la justice d'autre part car « *la lumière est venue dans le monde et les hommes ont préféré les ténèbres* ». Ces deux pôles ne sont toutefois pas à opposer.

La miséricorde élargit et dépasse la justice. Le monde entier est sous le coup du jugement, et cela nous inclut tous car Dieu est infiniment saint et nous sommes pécheurs : « *N'entre pas en jugement avec ton serviteur ; aucun vivant n'est juste devant Toi.* » (Ps 143) Mais Dieu envoie la miséricorde qui « *se moque du jugement* » (Jc 2, 13), pour que nous échappions aux conséquences du jugement, qui est le contraste insoutenable entre notre impureté et la sainteté de Dieu. La miséricorde est ainsi, comme l'a dit Jean-Paul II dans *Mémoire et Identité*, l'extrême limite imposée au mal :

« Ce fut comme si le Christ avait voulu révéler que la limite imposée au mal, dont l'homme est l'auteur et la victime, est en définitive la Divine Miséricorde. Certes, en elle, il y a aussi la justice, mais celle-ci ne constitue pas à elle seule l'ultime parole de l'économie divine dans l'histoire du monde et dans l'histoire de l'homme. Dieu sait toujours tirer le bien du mal, Dieu veut que tous les hommes soient sauvés et puissent parvenir à la connaissance de la vérité : Dieu est Amour. Le Christ crucifié et ressuscité, tel qu'il est apparu à sœur Faustine, est la suprême révélation de cette vérité⁸. »

Le mal est ainsi présenté dans son pouvoir extraordinaire de faire échec à l'amour de Dieu, et dans sa limitation par l'œuvre miséricordieuse du Fils. Le pape Pie XII, en présentant la dévotion au Sacré-Cœur, l'expliquait déjà à sa manière :

« Ainsi le divin Rédempteur [...] a été sans contredit l'auteur de cette conciliation admirable réalisée entre la divine justice et la divine miséricorde qui constitue le mystère transcendant de notre salut. Le Docteur angélique en parle en ces termes : il faut dire qu'il convenait à sa miséricorde et à sa justice de délivrer l'homme par la Passion du Christ. À sa justice, d'une part, parce que, par sa Passion, le Christ a satisfait pour le péché du genre humain ; et ainsi, par la justice du Christ, l'homme a été libéré. À sa miséricorde, d'autre part, parce que, du fait que l'homme ne pouvait lui-même satisfaire pour le péché de l'humanité tout entière, Dieu lui a fait

⁸. Jean-Paul II, *Mémoire et Identité*, Flammarion, 2005, p. 70.

don dans son Fils d'un Rédempteur. Et ce fut le fait d'une miséricorde plus abondante que s'il avait pardonné les péchés sans satisfaction⁹. »

Jean-Paul II nous invite à imaginer la surprise de Nicodème en écoutant ce discours :

« La Croix est une nouvelle révélation de Dieu. C'est la révélation définitive. Sur le chemin de la pensée humaine vers Dieu, sur la voie de la compréhension de Dieu s'opère un renversement radical. Nicodème, l'homme honnête et noble, en même temps disciple et connaisseur de l'Ancien Testament, dut éprouver une grande secousse intérieure. Pour Israël, Dieu était surtout Majesté et Justice. Il voyait en lui un juge qui récompense et punit. Le Dieu dont parle Jésus est un Dieu qui n'a pas envoyé son Fils *“pour condamner le monde, mais pour que le monde soit sauvé par lui”* (Jn 3, 17). Il est un Dieu de l'Amour, le Père qui ne recule pas devant le sacrifice de son Fils pour sauver l'homme¹⁰. »

Si nous échappons au jugement par la foi (Jn 3, 18), c'est parce que le Christ a fait encore plus que mourir par amour pour nous : il a pris sur lui le jugement et le châtiment qui pesaient sur nous. L'image du serpent le manifeste clairement : Jésus, complètement étranger au mal, prend en quelque sorte le visage du péché – le serpent – et Paul peut écrire : *« Celui qui n'a pas connu le péché, Dieu l'a fait péché pour nous. »* (2 Co 5, 21)

∞ DEUXIEME LECTURE : SAUVES PAR GRACE (EP 2, 4-10)

Saint Paul nous présente le même mystère du Salut que Jean : *« Dieu est riche en miséricorde »* (Ep 2, 4). Il montre comment cette richesse se déploie : *« il nous a aimés [...], il nous a fait revivre [...], il nous a ressuscités [...], il nous fait régner aux cieux dans le Christ Jésus. »*

Mais, tandis que l'évangile décrit l'œuvre de la Miséricorde dans l'optique de Dieu *« qui a tant aimé le monde... qui envoie son Fils pour que le monde soit sauvé »*, Paul en montre les fruits dans la vie des croyants : *« Nous qui étions des morts par suite de nos fautes, il nous a donné la vie avec le Christ. »*

Le Père nous mène à son Fils crucifié qui, par le don total qu'il fait de sa vie, montre, *« au long des âges futurs, la richesse surabondante de sa grâce »* (v. 7). Ce terme de « grâce » (χάρις, *charis*) revient trois fois sous la plume de l'Apôtre, et deviendra si important dans la théologie chrétienne qu'il est important d'en saisir la provenance :

⁹. Pape Pie XII, Encyclique *Haurietis Aquas in Gaudio*, « Le culte et la dévotion au Sacré-Cœur », 1956, n° 20.

¹⁰. Pape Jean-Paul II, Homélie, 25 mars 1979.

« Dans les inscriptions et les papyrus de l'époque hellénistique, la grâce est synonyme d'affection et d'amitié, mais signifie surtout la faveur accordée par un ami, par le prince ou par les dieux. Les obligés s'ingénient à trouver grâce devant les puissants, et ceux-ci notifient qu'ils ont accordé la faveur demandée. C'est en ce sens que Dieu fait miséricorde et use de bienveillance envers ses privilégiés ; sa "grâce" évoque donc dilection et condescendance, nuance gardée dans la gratuité et la largesse du salut accordé dans le Nouveau Testament¹¹. »

Jésus parle à Nicodème du Père qui l'a envoyé pour sauver le monde (Jn 3) et il nous appelle à mettre notre confiance en lui. Paul décrit la nouvelle vie des croyants qui sont sauvés parce qu'ils ont la foi (Ep 2).

Le point de rencontre de ces deux perspectives est donc la foi. Or, la foi elle-même ne vient pas du cœur de l'homme ; elle est un don gratuit de Dieu qui fait vivre (Paul). Elle n'est pas méritée, « *il n'y a pas à s'en vanter* ». Mais elle doit être acceptée. La contribution de l'homme au salut est simplement d'accueillir ce don, cette lumière ; la foi nous conduit sur notre chemin de Carême, c'est pourquoi nous la demandons avec ferveur à la messe :

« Dieu qui as réconcilié avec toi toute l'humanité en lui donnant ton propre Fils, augmente la foi du peuple chrétien, pour qu'il se hâte avec amour au-devant des fêtes pascales qui approchent. Par Jésus Christ¹²... »



¹¹. C. Spicq o.p., *Lexique théologique du Nouveau Testament*, Cerf, 1991, p. 1644-1645.

¹². Prière collecte de la messe du jour.

Méditation

De la perplexité à la vie éternelle

Nous allons suivre Nicodème et passer, comme lui, de la perplexité à la confiance : perplexité d'un mystère qui nous dépasse, confiance en Dieu qui nous offre la vie éternelle. Il nous faudra pour cela passer par le mystère du mal présent dans l'histoire et dans notre propre vie.

LA PERPLEXITE DE NICODEME

« *En ce temps-là, Jésus disait à Nicodème...* » : la proclamation de l'évangile s'ouvre par cette petite expression, qui ne se trouve pas dans l'évangile de Jean, mais que la liturgie se permet d'ajouter pour situer le passage. Elle vient nous rappeler le contexte de ce discours théologique très profond : Jésus s'est d'abord adressé à un homme, dans un dialogue nocturne, et nous pouvons tout à fait nous mettre à sa place pour que le message nous atteigne personnellement.

À nous aussi, qui cherchons Dieu et avons déjà compris certaines vérités, Jésus vient parler au cœur, dans le secret et l'intimité de la nuit, c'est-à-dire dans ces moments où tout s'arrête et se calme afin que l'essentiel puisse apparaître. Il est très important de ménager ces moments de calme profond où rien ne nous distrait de Dieu, comme Nicodème qui, ayant vu agir Jésus et l'ayant entendu prêcher, est allé ensuite le trouver, le soir, pour approfondir avec lui directement ce qu'il avait entendu. Nous sommes enseignés par la parole, instruits par les lectures pieuses, nourris et transformés par la messe ; mais sans méditation et sans oraison, il est très difficile d'avancer dans le mystère du Christ. Prenons ce temps de l'oraison en tête à tête avec le Christ.

Nicodème est un Juif pieux. Il est certainement très modeste pour accepter de se laisser enseigner par ce jeune rabbin. C'est une deuxième condition importante : l'humilité. Pensons-nous en savoir assez sur Dieu pour en vivre jusqu'à la fin de notre vie, ou bien cherchons-nous à approfondir sans cesse le mystère de la personne de Jésus ? Cette tentation peut toucher particulièrement les intellectuels, les érudits, les « docteurs de la Loi » modernes et les « bons chrétiens pratiquants ». La foi n'est pas affaire d'acquisition de connaissances à la manière humaine, ni de bonnes pratiques. C'est une affaire d'amour et d'illumination de l'intelligence par l'Esprit Saint. Lorsqu'on aime quelqu'un, on est avide de le laisser parler de lui-même pour

le connaître toujours mieux, pour partager ses joies, ses projets, tout ce qui le fait vivre. Sommes-nous ainsi avec Jésus, le Bien-Aimé de nos âmes ?

Jésus va introduire Nicodème à des mystères qui le dépassent et qui, dans un premier temps, troublent son intelligence et son cœur. Il commence – juste avant le passage de ce jour – par lui dire qu’il doit naître de l’eau et de l’Esprit. Nicodème ne comprend pas : « *Comment un homme peut-il naître, étant vieux ? [...] Comment cela peut-il se faire ?* » (Jn 3, 4.9.) L’intelligence de cet homme est déroutée, malgré toute sa science et sa foi juive, ou peut-être à cause d’elles.

Nous-mêmes pouvons, à notre tour, entendre dans la prière qu’il nous faut repartir à zéro sur un point ou, plus globalement, tout reprendre sous la conduite de l’Esprit, et non plus sous notre propre contrôle, même si nous sommes déjà adultes ou avancés en âge, même si notre vie est construite. Nicodème est dérouté, mais ne se rebelle pas. Et nous ? Sommes-nous prêts à être dérangés, à tout recommencer avec Jésus ?

Jésus adresse alors à Nicodème une question étonnée qui ressemble à un reproche : « *Tu es Maître en Israël, et ces choses-là, tu ne les saisis pas ?* » (v. 10.) Nous croyons nous aussi savoir théologiquement ou intellectuellement certaines choses, mais l’essentiel nous manque. Acceptons-le. Nicodème aurait pu se sentir humilié par Dieu, mais il n’en est rien. Cette remarque va, à l’inverse, le conduire plus loin. Au chapitre 7, Jésus opère une guérison le jour du Shabbat, tient des propos qui peuvent paraître scandaleux sur son origine divine et annonce les fleuves d’eau vive qui jailliront de son cœur... Nicodème plaidera alors la cause de Jésus en demandant qu’il soit entendu : « *Notre loi juge-t-elle un homme sans d’abord l’entendre et savoir ce qu’il fait ?* » (Jn 7, 51.)

Quelle est notre attitude personnelle face aux vérités de foi que nous ne comprenons pas, face aux exigences de l’Évangile qui nous paraissent difficiles ? Est-ce que nous nous butons et fermons notre cœur, ou bien, comme Nicodème, est-ce que nous cherchons humblement à dépasser notre perplexité et notre trouble pour « entendre » ce que l’Évangile veut nous dire ? Notre époque est passée maîtresse dans l’art de refuser ce qui, intellectuellement, ne cadre pas avec sa logique et ce qui moralement lui coûte et lui pèse. En s’engageant sur cette voie, elle dit implicitement que Dieu n’est pas Dieu ou que Dieu n’est pas bon. Prenons Nicodème pour modèle, tenons bon l’exigence de la foi, faisons confiance à Dieu, jusqu’à ce que la vérité nous soit pleinement révélée.

Le bienheureux Marie-Eugène commente ainsi la scène évangélique :

« Le coup est direct, presque dur, donné par un homme sans lettres à un docteur de la Loi. Nicodème l’accepte sans protester. Il écoute maintenant et il comprend. L’humiliation a ouvert

son intelligence et, par cette blessure bienfaisante, Jésus verse à flots la lumière. [...]. Mystère de l'Incarnation et mystère de la Rédemption sont révélés à Nicodème en ces premiers mois de la prédication de Jésus, alors que tous les autres ignorent. Nicodème a compris. Il se souviendra et, au jour où se réalisera le drame du Calvaire, tandis que les apôtres auront fui devant le mystère de la Croix, lui-même vaillamment sortira de l'ombre et apportant "*une centaine de livres d'un mélange de myrrhe et d'aloès*" se joindra à Joseph d'Arimatee pour rendre les suprêmes devoirs au Divin Crucifié¹³. »

TROIS RAISONS DE REGARDER LA CROIX

Si nous agissons comme le monde, nous resterons dans l'incompréhension des mystères de Dieu, ne gardant de la vérité que la portion que nous pouvons accepter sans difficulté et qui ne nous demande pas d'effort. Si, à l'inverse, nous acceptons d'être d'abord déstabilisés, Jésus va nous révéler le sommet du mystère : celui de la Croix qui éclaire toute chose. C'est ce que présente la suite du texte de Jean, le passage que nous lisons aujourd'hui : « *De même que le serpent de bronze fut élevé par Moïse dans le désert, ainsi faut-il que le Fils de l'homme soit élevé, afin qu'en lui tout homme qui croit ait la vie éternelle.* »

Jésus a commencé par inviter Nicodème à renaître, en vivant selon l'Esprit. Mais comment devenir dociles à l'Esprit, alors même que nous sommes sans cesse tirés vers la terre par notre péché ? C'est précisément le propre du serpent, depuis la chute, que de ramper dans la poussière, de ne pouvoir s'élever : « *Tu marcheras sur ton ventre et tu mangeras de la terre tous les jours de ta vie.* » (Gn 3, 14) C'est aussi le propre du pécheur, qui se complaît dans la bassesse de misérables biens, illusoires et passagers. Nous pouvons toutefois renaître grâce à celui que Dieu a identifié pour nous au péché, au serpent, pour nous sauver, celui qui seul peut être élevé, car il vit de l'Esprit et non de la chair. Car le Christ a pris sur lui le poids de nos fautes pour nous ouvrir la vie éternelle.

Dans le désert, Dieu n'a pas simplement guéri les Israélites des morsures de serpent, ce qu'il aurait pu faire directement. Il a guéri leur corps, en guérissant leur âme de leur incrédulité. Ce n'est pas le serpent d'airain, un animal sans vie, qui sauve, c'est le regard porté sur lui comme don de Dieu. Il en va de même de la Croix.

Le Seigneur nous invite à contempler la Croix, une attitude difficile, car de prime abord la Croix nous fait peur et nous effraie, ce qui est normal car nous voyons la Croix et non le

¹³. Marie-Eugène de l'Enfant Jésus, *op. cit.*, p. 339.

Christ source de vie qui y est pendu. C'est un grand acte de foi et de confiance qui nous est demandé là. Il y a trois raisons principales de regarder la Croix.

Regarder le mal en face

Tout d'abord, en voyant le serpent d'airain, les Israélites regardaient une image de leur propre péché. Ainsi de nous-mêmes : c'est d'abord la reconnaissance de nos fautes qui permet au salut d'entrer dans nos vies. Or, nous aimerions souvent entrer dans la vie éternelle sans avoir à reconnaître nos fautes. C'est même une idée assez à la mode : toutes nos fautes ne sont rien face à l'amour de Dieu qui nous pardonnera tout. Cela est faux. Dieu ne peut pas pardonner ce que nous ne reconnaissons pas comme faute. Il nous demande donc de regarder courageusement notre péché en face.

La première raison de regarder la Croix est donc de faire la vérité sur nous-mêmes. Nos fautes peuvent nous paraître légères, mais elles sont en réalité aussi horribles que ce serpent venimeux, et elles ont valu au Fils de Dieu humiliation, injustice, torture de la flagellation et de la couronne d'épines, crucifixion par asphyxie et déréluction intérieure. Où en sommes-nous de ce point de vue-là ? Ne gardons-nous pas une certaine indulgence pour nos fautes, au moins certaines d'entre elles ? On entend parfois dire de certains péchés : « Il n'y a pas de quoi fouetter un chat », ce à quoi un religieux de saint Vincent de Paul répondait : « Peut-être, mais il y a tout de même de quoi crucifier un Dieu. »

Dieu nous demande également d'ouvrir les yeux sur les croix qui nous entourent, d'accompagner nos frères dans l'épreuve et de prendre notre part de la lutte contre le mal sous les formes qu'il revêt pour notre temps, même si cela peut nous mettre en porte-à-faux. Ce mal a pu prendre avant nous le visage de l'exploitation du pauvre, du nationalisme violent, du racisme. Il prend aujourd'hui celui de l'indifférence, de l'individualisme, de la déconstruction de l'homme et de la famille, du rejet de Dieu. Quelle est mon attitude face au mal de la société ?

Victoire du Christ

La seconde raison de regarder la Croix, le serpent de bronze, est de constater que toutes ces fautes, tout ce que l'histoire du monde compte de péché et de mal, cela a été vaincu à la Croix, car sur le bois de la Croix fut cloué « *le billet de la dette qui nous accablait* » (Col 2, 14). Le Christ a tout porté, tout vaincu. En sommes-nous persuadés ? Ou bien traînons-nous, malgré le repentir et la confession, l'impression que le tort fait ou subi demeurera à jamais ? Or, nous dit encore l'Épître aux Colossiens, « *Dieu a dépouillé les puissances de l'univers ; il les a*

publiquement données en spectacle et les a traînées dans le cortège triomphal du Christ » (Col 2, 15).

Plus encore, Jésus nous a donné, par la Croix, de quoi vaincre le mal. Nous pouvons puiser dans les grâces du Calvaire. Voici ce que disait, par exemple, le pape François à de jeunes mariés :

« Le remède que Dieu offre au peuple [dans le désert] vaut aussi, en particulier, pour les époux qui “ne supportent pas le chemin” et sont mordus par les tentations du découragement, de l’infidélité, de la régression, de l’abandon... À eux aussi, Dieu le Père donne son Fils Jésus, non pour les condamner, mais pour les sauver : s’ils se confient à lui, il les guérit par l’amour miséricordieux qui surgit de sa Croix, par la force d’une grâce qui régénère et remet en chemin, sur la route de la vie conjugale et familiale¹⁴. »

À la Croix, Jésus a aussi porté toutes nos épreuves, nos angoisses, nos maladies, notre mort, c’est-à-dire qu’il a détruit toute l’œuvre de Satan. Elle a été engloutie dans son sacrifice et dans sa victoire. Mystiquement, tous nos combats sont gagnés grâce à la Croix, et l’adversaire anéanti. C’est une réalité. C’est à ce titre, et parce que nous avons reçu l’Esprit Saint, que nous pouvons encore aujourd’hui demander des grâces : conversion, discernement, délivrance, guérison. C’est ce que relatent les Actes des Apôtres que nous lirons pendant le temps de Pâques. En être convaincu demande un grand acte de foi, car le résultat n’est pas toujours visible dès cette vie. Il l’est toutefois souvent pour qui demande. Mais bien sûr, à vue humaine en effet, le mal peut sembler souvent triompher. En dépit de toute apparence, Dieu garde nos propres existences dans le creux de sa main. Le Christ a vaincu le monde et, quoi qu’il arrive, rien n’échappe à son pouvoir. Il aura le dernier mot et son plan d’amour s’accomplira.

Nous doutons parfois que Dieu soit présent, qu’il dirige nos vies et le sens de l’histoire ; nous avons la tentation de lui tourner le dos et de reprendre tout en mains nous-mêmes, ou bien encore de désespérer... Nous refusons alors de regarder la Croix, elle nous est insupportable et c’est tout à fait naturel. Ceux qui vivent de grandes épreuves connaissent bien cette étape terrible. Les hommes de notre époque refusent la Croix, la cachent et la repoussent désespérément le plus longtemps possible. Mais, pour nous chrétiens, la Croix n’est pas vide, elle porte le Sauveur du monde et nous n’y sommes pas seuls.

Face aux morsures des serpents, Moïse a institué un remède très étonnant qui pourrait faire sourire nos mentalités rationalistes : regarder un objet en bronze, au lieu de prendre des

¹⁴. Pape François, Homélie, 14 septembre 2014.

dispositions humaines pour extraire le poison. Sommes-nous comme les Hébreux qui fixent leur regard sur le serpent avec foi, ou bien cherchons-nous à nous sauver par nous-mêmes ?

Nous sommes invités par les textes de ce jour à renouveler notre confiance en Dieu, en regardant vers le Seigneur crucifié, sans peur : oui, la Croix est là, mais, par Jésus-Christ, elle est victorieuse et glorieuse. Nous pouvons dire à Jésus que nous croyons fermement en lui et nous accrocher à sa parole : « *Courage, j'ai vaincu ce monde.* » (Jn 16, 33)

Il en va de même de l'histoire humaine. Si nous relisons la première lecture, nous pouvons opter pour une vision pragmatique des événements, conforme à notre mentalité moderne : le royaume de Juda était un petit peuple qui avait osé se rebeller contre Babylone. L'Empire perse, qui lui succède sous la conduite géniale de Cyrus, a adopté une politique de syncrétisme religieux pour maintenir en paix la multitude des peuples qui l'habitent. Le retour d'exil s'inscrit dans cette page de l'Histoire universelle, n'y cherchons pas d'intervention miraculeuse... C'est le point de vue humain, mais ce n'est pas l'explication retenue par l'auteur sacré.

En effet, le texte des Chroniques nous rappelle que Nabuchodonosor, avec sa cruauté destructrice, et Cyrus, le « souverain éclairé », sont tous deux soumis à la Providence divine, à leur insu. Ils en sont des instruments, l'un pour le châtiment, l'autre pour l'accomplissement des prophéties. Le *Catéchisme* formule cela comme suit :

« Ainsi voit-on l'Esprit Saint, auteur principal de l'Écriture sainte, attribuer souvent des actions à Dieu, sans mentionner des causes secondes. Ce n'est pas là "une façon de parler" primitive, mais une manière profonde de rappeler la primauté de Dieu et sa Seigneurie absolue sur l'histoire et le monde et d'éduquer ainsi à la confiance en Lui. La prière des Psaumes est la grande école de cette confiance (cf. Ps 22 ; 32 ; 35 ; 103 ; 138...) ¹⁵. »

Le croyant sait que Dieu est provident, qu'il utilise les causes secondes, souvent cachées, voire paradoxales, pour parvenir à ses fins. Bossuet, le célèbre prédicateur et évêque de Meaux, a longuement exposé cela dans son *Discours sur l'histoire universelle*. Sa conclusion, adressée au Dauphin, est admirable :

« Souvenez-vous, Monseigneur, que ce long enchaînement des causes particulières, qui font et défont les empires, dépend des ordres secrets de la Divine Providence. Dieu tient du plus haut des cieux les rênes de tous les royaumes ; il a tous les cœurs en sa main : tantôt il retient les passions, tantôt il leur lâche la bride ; et par là il remue tout le genre humain. Veut-il faire des conquérants : il fait marcher l'épouvante devant eux, et il inspire à eux et à leurs soldats une

¹⁵. CEC, n° 303-304.

hardiesse invincible. Veut-il faire des législateurs : il leur envoie son esprit de sagesse et de prévoyance ; il leur fait prévenir les maux qui menacent les États, et poser les fondements de la tranquillité publique. Il connaît la sagesse humaine, toujours courte par quelque endroit ; il l'éclaire, il étend ses vues, et puis il l'abandonne à ses ignorances : il l'aveugle, il la précipite, il la confond par elle-même : elle s'enveloppe, elle s'embarrasse dans ses propres subtilités, et ses précautions lui sont un piège¹⁶. »

Voilà une leçon pour notre époque troublée : les empires s'effondrent, les idoles se multiplient, le jugement des législateurs plonge dans les ténèbres, beaucoup d'appuis humains et de certitudes s'effondrent aussi dans notre propre vie. En dépit de tout cela, nous savons que Dieu garde l'histoire dans le creux de sa main.

Signe de l'amour

La troisième raison de regarder la Croix est d'y contempler l'amour infini, l'amour qui se donne jusqu'au bout. C'est là qu'il apparaît dans toute sa profondeur et toute sa gloire. Seul Dieu aime ainsi. C'est bien lorsque nos amis font pour nous l'impossible que nous mesurons leur attachement. Jésus est allé jusqu'à mourir pour nous de la mort la plus douloureuse et la plus infâme qui soit. Saint Paul commente :

« Alors que nous n'étions encore capables de rien, le Christ, au temps fixé par Dieu, est mort pour les impies que nous étions. Accepter de mourir pour un homme juste, c'est déjà difficile ; peut-être quelqu'un s'exposerait-il à mourir pour un homme de bien. Or, la preuve que Dieu nous aime, c'est que le Christ est mort pour nous, alors que nous étions encore pécheurs. » (Rm 5, 7)

C'est peut-être la chose la plus importante à méditer à ce stade du Carême : cet amour infini dont nous n'avons pas idée, que nous n'avons pas mérité et auquel nous ne pouvons pas répondre dignement, mais que nous pouvons simplement contempler et accueillir humblement en rendant grâces.

Le Seigneur nous invite aussi à accepter généreusement les souffrances et contrariétés qui nous frappent et à les offrir en union avec lui. Elles portent un fruit que nous ne soupçonnons pas.

¹⁶ J.-B. Bossuet, *Discours sur l'histoire universelle*, partie III (*les Empires*), chap. 8 : Conclusion, coll. « La Pléiade », Gallimard, 1936, p. 1024-1025.

LUMIERE ET TENEBRES

Très significativement, le texte de Jean passe directement de l'explication de la Croix au thème de la lumière.

Le signe de la lumière parcourt tout l'évangile de Jean. Dès le Prologue, il nous dit que le Verbe était la vie, « *et la vie était la lumière des hommes* » (v. 4) ; « *la lumière véritable qui éclaire tout homme* » (v. 9). Au chapitre 3 qui nous occupe aujourd'hui, Nicodème vient symboliquement de nuit et reçoit la révélation de la lumière. Au chapitre 8, Jésus déclare : « *Moi, je suis la lumière du monde* » (Jn 8, 12), avant de guérir un aveugle-né au chapitre 9. La veille de sa mort, il annonce : « *Pour peu de temps encore, la lumière est parmi vous. Marchez tant que vous avez la lumière.* » (Jn 12, 35)

Il n'y a pas d'autre lumière que celle du Christ, et Jésus nous montre la radicalité du choix : ou bien l'on se place dans la lumière, ou bien l'on s'enfonce dans les ténèbres. Il n'y a pas de demi-mesure. Nous avons tous besoin de la lumière, de celui qui intérieurement nous guide, nous montre le chemin et nous fait passer la mort. Pour cela, beaucoup sont d'accord de suivre le Christ. L'inconvénient est qu'opter pour la lumière conduit à être complètement exposé à la vérité, au regard de Dieu et, dans une certaine mesure, au regard des autres. Or, nous avons tous une part de ténèbres, une part de nous qui ne veut pas être exposée, qui veut rester secrète, car elle poursuit une autre logique. Pensons au nombre de choses que nous n'avons jamais dites sur nous-mêmes à ceux qui nous connaissent le mieux, parce que nous n'en sommes pas fiers – actions mauvaises – ou bien parce que nous voulons garder un domaine privé – égoïsme... Pensons aussi au nombre de fois où nous avons travesti la vérité pour nous protéger ou nous excuser.

Jésus nous appelle à être des demeures sans recoin, totalement visitables et inondées par la lumière. Regardons, cette semaine, toutes nos zones de replis égocentriques, ténébreuses ou carrément peccamineuses, et ouvrons tout à la lumière du Christ.

La lumière est l'irradiation de l'éternité. La sainteté est lumineuse. Paul de Tarse, sainte Marguerite-Marie ou sainte Faustine, qui ont été favorisées de visions du Christ, ont témoigné de la lumière qui émanait de sa personne. Paul en est même devenu provisoirement aveugle. De même toutes les personnes qui ont vu Marie. Lucia, la voyante de Fatima, a dit pour résumer son apparence : *Era luz*, « Elle était lumière ». Le Seigneur nous l'a dit : « *Et moi quand j'aurai été élevé de terre, j'attirerai à moi tous les hommes.* » (Jn 12, 32) C'est bien vers cela que nous tendons.

Nous n'avons pas seulement l'espérance d'être libérés de nos fautes et sauvés de la mort, mais d'être unis à Dieu dans un amour sans fin. C'est ce qui sépare le serpent de bronze de la Croix. Les Hébreux ne voyaient que le reflet de leur propre péché, le serpent, réduit à néant ; mais, sur la Croix, nous voyons beaucoup plus : nous contemplons le visage de l'Aimé, qui nous conduit vers l'amour infini dont nous vivons avec le Père pour toute l'éternité. *Laetare...* Nous pouvons alors nous réjouir d'avance avec Bossuet :

« La vie bienheureuse est d'être avec lui dans la gloire de Dieu son Père : la vie bienheureuse est de voir la gloire qu'il a dans le sein du Père dès l'origine du monde : la vie bienheureuse est que Jésus-Christ soit en nous comme dans ses membres, et que l'amour éternel que le Père a pour son Fils s'étendant sur nous, il nous comble des mêmes dons : la vie bienheureuse, en un mot, est de connaître le seul vrai Dieu, et Jésus-Christ qu'il a envoyé ; mais le connaître de cette manière qui s'appelle la claire vue, la vue face-à-face et à découvert, la vue qui réforme en nous et y achève l'image de Dieu, selon ce que dit saint Jean, "*que nous lui serons semblables, parce que nous le verrons tel qu'il est*" (1 Jn 3, 2). Cette vue sera suivie d'un amour immense, d'une joie inexplicable et d'un triomphe sans fin. Un Alléluia éternel et un Amen éternel, dont on entend retentir la céleste Jérusalem, font voir toutes les misères bannies et tous les désirs satisfaits ; il n'y a plus qu'à louer la bonté divine¹⁷. »

¹⁷. J.-B. Bossuet, *Discours sur l'histoire universelle, op.cit.*, p. 847.

